3 1761 08266034 1

Rougement, Michel Nicolas
Balisson de
Odon de St. Amans

PQ
2389
R2
048

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/odondestamansgra00roug

ODON DE St.-AMANS,

GRAND MAITRE DES TEMPLIERS,

MÉLODRAME HISTORIQUE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Paroles de Michel B. D. R.

Musique de M. Lemoine.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la Cité, le 25 fructuor an XIII.

A PARIS,

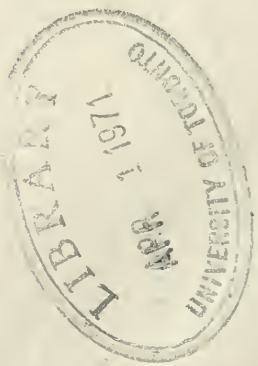
Chez Barba, Libraire, palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, nº. 51.

AN XIV. (1806.)

PQ
2389
R2
048

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ODON DE St.-AMANS, grand Maître des Templiers.	M. *Labussière.*
THÉODORIC de Trémeley, grand maréchal des Templiers.	M. *St. Jules.*
WALTER de Montbary, écuyer.	M. *Léon.*
BLONDEL, Templier, ami de Walter.	M. *Braban.*
ALFRÉDY, frère de Mathilde.	M. *Lafargue.*
FERDINAND, Templier, confident de Théodoric.	M. *Désiré.*
PHILIPPE, AMAURY, CONRAD, } Templiers.	
ALBERT, domestique du comte Alfrédy.	M. *Baulieu.*
MATHILDE, amante de Walter.	Mme *d'Herbouville*
CLARA, suivante de Mathilde.	Mme *Desiré.*

La scène est dans le palais du comte Alfrédy.



ODON DE St.-AMANS,

GRAND MAITRE DES TEMPLIERS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un appartement richement décoré.

SCENE PREMIERE.

ALBERT, *époustant et nétoyant.*

Non, elle n'arrivera pas.... Et elle dit qu'elle m'aime.... qu'elle m'adore, jolie manière de me le prouver... Hier, nous n'avons pu être ensemble que cinq heures dans la journée, et je vois qu'aujourd'hui ce sera la même chose.... Mais peut-être que sa maîtresse, mademoiselle Matnilde, la retenue. Ah ! c'est une bien aimable, bien jolie personne que cette demoiselle-là. Elle ne ressemble pas à son frère qui est si brusque, si jaloux ; ni au seigneur Théodoric de Tremeley, grand maréchal des Templiers, qui a l'air si sournois, et qui depuis six mois habite le même palais que mon maître..... Pourtant, on dit que c'est un joli ordre que celui-là, on mange.... on boit.... comme un Templier, c'est dommage qu'on n'y reçoive pas les gens mariés, j'aurais augmenté le nombre de la confrérie.

SCENE II.

ALBERT, CLARA.

ALBERT.

Ah ! vous voilà donc enfin, mademoiselle, ne vous gênez pas....

CLARA.

Tu vas encore gronder....

ALBERT.

J'ai tort, n'est-ce pas. Depuis une heure que je suis les bras croisés à vous attendre.

CLARA.

Je n'ai pu arriver plutôt, ma maîtresse avait besoin de mes services. Son frère ne se lasse pas de la tourmenter.

ALBERT.

C'est un homme qui n'a pas celui de me plaire.

CLARA.

Tu ne dois point en dire de mal, tu es à son service.

ALBERT.

Il me paye pour le servir, mais non pas pour l'aimer : tenez mademoiselle, je n'oublierai jamais la manière dont il est sorti de l'île de Chypre. Il était au bal avec sa charmante sœur ; chacun admirait les traits et la grâce dont un jeune cavalier vient l'inviter à danser. Alfredy qui croit reconnaître en lui un des courtisans les plus assidus de sa sœur, refuse pour elle, mais très-sèchement, très-malhonnêtement. Le jeune homme s'emporte, Alfrédy crie, l'étranger lui assigne un rendez-vous pour le lendemain à sept heures du matin ; à minuit mon maître avait quitté la ville, sans songer à la parole qu'il avait donnée.

CLARA.

J'avoue que ce trait est d'un lâche.

ALBERT.

J'en étais furieux.... ah ! si j'avais été à sa place je me serais battu, quitte à être tué.... et nous aurions vu après.

CLARA.

Tu es donc brave ?

ALBERT.

Non, mademoiselle ; mais je suis entêté, et je ne cède qu'aux dames.

CLARA.

En vérité.

ALBERT.

Vous en savez quelque chose, jamais ma volonté n'a contrarié la vôtre, il est vrai qu'il serait bien difficile de résister aux ordres que donne une si jolie bouche.

CLARA.

De la flatterie !...

ALBERT.

A votre égard, mademoiselle, c'est impossible ; mais pour peu que vous soyez en train de m'écouter, je vous dirai que mon amour grandit tous les jours, que je n'y peux plus tenir ; et que pour faire cesser l'état dans lequel je suis, il faut que je vous épouse.

CLARA.

Y penses-tu, mon cher Albert ?

ALBERT.

Que trop, mademoiselle, et c'est ce qui me chagrine ; vous avez une de ces figures qui vous restent-là, quand une fois on a eu celui de les fixer un moment ; vous joignez à cela des talens immenses ; vous dansez comme un diable ; vous chantez comme un ange..... à propos, puisque nous sommes seuls, vous devriez bien achever cette chanson si triste, que vous aviez commencée l'autre jour, et que je n'ai pas pu entendre, parce que je me suis endormi au premier couplet.

CLARA.

Et si tu allais en faire autant aujourd'hui.

ALBERT.

Impossible, mademoiselle, il n'y a qu'une demi heure que je suis levé.

CLARA.

Ecoute.

ROMANCE.

Un jeune chevalier Français,
Se croyant trahi par sa mie,
Avait juré que pour jamais
Il fuyait sa belle patrie.
Dans sa douleur, le chevalier
Voulait se faire Templier.

Son désespoir, dans les combats,
Assure à son bras la victoire ;
Partout il sème le trépas,
Partout il recueille la gloire.
Plaignez pourtant le chevalier,
Ses exploits l'ont fait Templier.

Le chevalier, brillant d'honneur,
Fut ramené dans sa patrie,
Il y reconnut son erreur,
Et l'innocence de sa mie...
Plaignez, plaignez, le chevalier,
Il était alors Templier.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, FERDINAND.

FERDINAND.

Comment ! vous chantez ?...

ALBERT.

Cela donne du courage, et l'on n'en travaille que mieux.

FERDINAND.

Vas porter cette lettre au seigneur Alfredy.

CLARA.

Il est sorti avec sa sœur.

FERDINAND.

De si bonne heure!

ALBERT.

Mon maître ne ressemble pas au vôtre, qui ne sort jamais de sa chambre qu'à midi.

FERDINAND.

Le seigneur Théodoric est chargé d'affaires importantes qui exigent tous ses soins, remplissant les fonctions de grand maître des Templiers, pendant la captivité d'Odon de Saint-Amans, il a des devoirs qu'il remplit avec la plus scrupuleuse exactitude. L'ordre des Templiers ne pouvait se choisir un plus digne chef.

ALBERT.

Voyez ce que c'est que la calomnie, tout le monde disait que ce n'était que par intrigues et à force de prodiguer l'or, qu'il était parvenu à remplacer le grand maître.

FERDINAND.

Eh! qui a osé tenir un pareil langage?...

ALBERT.

C'était le bruit public, avant que vous ne vinssiez ici.

FERDINAND.

Le bruit public... Si jamais je rencontrais quelqu'un qui eut la hardiesse de proférer un semblable discours!....

CLARA.

Doucement, M. Ferdinand, ne vous en rapportez point entièrement à ce que dit Albert. Depuis qu'il est ici, le seigneur Théodoric a su se concilier l'estime de tous les honnête gens; mon maître a la plus grande confiance en lui, mademoiselle Mathilde...

FERDINAND.

Mademoiselle Mathilde.

CLARA.

Ne demande au ciel qu'un époux qui ressemble au seigneur Théodoric.

FERDINAND, *à part.*

Bon!

CLARA, *à part.*

Ses discours confirment mes soupçons.

FERDINAND.

Albert, vois si le seigneur Alfrédy est rentré...

ALBERT.

Vous restez, mademoiselle Clara.

CLARA.

Dans un moment j'irai te rejoindre.

SCENE VI.

FERDINAND, CLARA.

FERDINAND, *à part.*

De l'adresse.

CLARA, *à part.*

Tâchons de tout savoir sans compromettre ma maîtresse.

FERDINAND.

Vous disiez donc, charmante Clara, que votre maître...

CLARA.

Estime beaucoup le seigneur Théodoric.

FERDINAND.

Il le mérite à tous égards ; vous avez ajouté que sa sœur...

CLARA.

Sa sœur est jeune, aimable, vertueuse ; et comme il est question de la marier...

FERDINAND.

De la marier !

CLARA.

Oui, seigneur. (*à part.*) Il n'en est rien. (*haut.*) Elle desire rencontrer, dans celui qu'elle doit épouser, les qualités réunies chez le seigneur Théodoric.

FERDINAND.

J'avoue à sa gloire qu'il a pourtant inspiré les mêmes sentimens... Quel dommage que des vœux qu'il est presque impossible de rompre...

CLARA.

L'honneur de commander aux Templiers, doit le dédommager des sacrifices qu'il est obligé de faire à l'amour.

FERDINAND.

Il en est quelquefois de bien cruels.

CLARA.

Vous croyez, M. Ferdinand.

FERDINAND

On l'éprouve en vous voyant, mademoiselle Clara.

CLARA.

Galant et Templier!

FERDINAND.

Dieu, l'honneur et les dames...

CLARA.

Excellente devise; c'est dommage qu'on lui soit si peu fidèle.

FERDINAND.

Pour en revenir au seigneur Théodoric, je vous avouerai que vous pouvez lui rendre le plus grand service, un service dont il vous témoignera sa reconnaissance d'une manière non équivoque.

CLARA, *à part.*

Nous y voilà.

FERDINAND.

Mon maître est encore jeune, l'amour des armes, le desir de s'illustrer dans cette carrière, l'a fait s'engager dans l'ordre militaire et religieux des Templiers, il regrette aujourd'hui les sermens qu'il a faits.

CLARA.

Il les regrette!

FERDINAND.

Les charmes de mademoiselle Mathilde ont fait sur son âme la plus profonde impression; il a même écrit au pape Célestin III, afin d'obtenir qu'il fût relevé de ces vœux.

CLARA.

Relevé de ses vœux...

FERDINAND.

Jugez de la violence de son amour.

CLARA.

Vous m'étonnez!

FERDINAND.

Rien de plus vrai; nous attendons la réponse de Célestin. Vous sentez, aimable Clara, combien vous pouvez nous être utile en préparant votre jeune maîtresse à recevoir un aveu, qui, d'après ce que vous venez de nous dire, ne doit lui causer aucune peine.

CLARA.

J'entends, vous voudriez...

FERDINAND.

Avec l'esprit que vous avez, il vous sera facile de diriger les sentimens de votre maîtresse; le seigneur Théodoric est riche et peu fait pour craindre d'essuyer un refus.

CLARA.

La commission est trop délicate, je n'ose m'en charger... Mais vous, seigneur Templier, qui, malgré votre caractère et l'autorité de vos mœurs, voulez bien servir les amours du grand maréchal, que ne tentez-vous auprès de la belle Mathilde une entrevue... dont le succès, il est vrai, serait douteux.

FERDINAND.

Douteux... Mais ce que vous m'avez dit...

CLARA.

Doit vous prouver qu'il n'est point de ruses qu'une femme n'emploie pour découvrir un secret qu'elle a intérêt de savoir. Sans rancune, seigneur Ferdinand

(*elle sort après l'avoir salué avec d'ironie.*)

SCENE V.

FERDINAND, *seul.*

Imprudent ! mais au fait, que sait-elle ? ce que le seigneur Théodoric, lui-même, doit avouer aujourd'hui à la belle Mathilde.

SCENE VI.

ALBERT, FERDINAND.

ALBERT.

Seigneur, deux chevaliers demandent à parler au grand maréchal.

FERDINAND.

Il suffit, je vais l'avertir de se rendre en ces lieux.

SCENE VII.

ALBERT, BLONDEL, WALTER.

ALBERT.

Entrez, messieurs, entrez ; le seigneur Ferdinand est allé prévenir le grand maréchal.

BLONDEL, *à part.*

Cet homme ne m'est pas inconnu.

ALBERT.

Ces messieurs viennent sans doute de Jérusalem ?

BLONDEL.

Oui, mon ami, nous venons de combattre les infidèles.

Odon de St.-Amans.

ALBERT.

Il n'était pas nécessaire d'aller si loin pour en trouver.

BLONDEL.

Ceux-là se souviendront long-tems de notre présence, au dernier combat, leur armée entière a été taillé en pièces, ils ont laissé dix milles des leurs sur le champ de bataille.

ALBERT.

Quel joli coup-d'œil cela devait faire. Si ces messieurs voulaient se raffraîchir en attendant l'arrivée du grand maréchal.

BLONDEL.

Nous n'avons besoin de rien ; vous pouvez retourner où votre présence est nécessaire.

SCENE VIII.

WALTER, BLONDEL.

BLONDEL.

Enfin, nous voilà arrivés au terme de notre voyage et de votre noviciat.

WALTER.

Je vais donc, par un serment irrévocable, me vouer au service du dieu des armées!

BLONDEL.

Pardon, cher Walter, si je m'exprime avec autant de franchise ; mais mon âge, les soins que j'ai pris de votre enfance et l'intérêt que vous m'inspirez m'en donnent le droit. Je blâme cette louable résolution, votre cœur n'est point encore guéri d'une passion funeste et malheureuse... Mathilde..

WALTER.

Cher et cruel ami, quel nom as-tu prononcé ?

BLONDEL.

Mathilde règne encore en souveraine sur vos pensées.

WALTER.

N'ai-je pas perdu jusqu'à l'espoir de la retrouver.

BLONDEL.

Et s'il arrivait qu'un jour elle vint frapper vos regards, vous reprocher la précipitation avec laquelle vous vous êtes séparé d'elle pour jamais...

WALTER.

Pour jamais...

BLONDEL.

N'auriez-vous pas à la fois perdu le bonheur et le repos ? détruit la félicité d'une femme qui vous avait consacré sa vie ? Walter, il en est tems encore, réfléchissez.

WALTER.

Eh ! le puis-je, ami ?... ne te souvient-il plus des dernières paroles du roi Richard II, mon père. . Walter, me dit-il, au lit de la mort, Walter, mon fils, que ta vie expie les torts de tes parens, qu'elle obtienne d'un Dieu tout puissant le pardon des égaremens de ta mère, la belle, l'infortuné Rosemonde; consacre ton existence au service de Dieu, à la délivrance du temple sacré... Mon fils, jure moi de te faire Templier; mon père expirait... Je promis, et les derniers accens de la nature l'emportèrent sur la voix de l'amour... Que n'ai-je pas souffert depuis cet instant fatal !.... Je revis Mathilde, et je n'osai lui avouer mes engagemens.... son frère, qui voyait avec peine les sentimens qui germaient dans nos cœurs, ravit Mathilde à mon empressement, je la cherchai en vain ..... Sa fuite me rendit à moi-même, je rougis d'avoir pu oublier les sermens faits à mon père; je partis pour Jérusalem, je me présentai au vertueux Odon de St.-Amans, alors grand maître des Templiers, il me reçut au nombre des écuyers, je combattis à ses côtés lorsqu'il fût fait prisonnier, et j'obtins l'honneur d'en être remarqué; mon noviciat expire; Théodoric, qui a succédé à Arnaud de Tarrège et qui remplace Odon de St.-Amans pendant sa captivité, ne peut se refuser à m'accorder le titre de chevalier, et je viens mettre dès aujourd'hui, une barrière insurmontable entre Mathilde et moi.

BLONDEL.

Eh ! vous venez vous adresser au grand maréchal Théodoric, à celui qui vous a si souvent donné des preuves de son inimitié.

WALTER.

J'ignore quels secrets motifs le dirigeait : Théodoric est rempli de qualités brillantes qu'obscurcissent, il est vrai, quelques légers défauts... Mais, qui de nous n'a pas payé tribut à la faiblesse humaine... D'ailleurs, peut-il refuser ce que je viens lui demander ?...

BLONDEL.

Non, sans doute... Je l'entends... il s'avance...

SCENE IX.

THEODORIC, Templiers, WALTER, BLONDEL.

THÉODORIC.

Walter, qui vous amène en ces lieux ?

WALTER.

Seigneur, je viens solliciter l'honneur d'être admis parmi les chevaliers du temple.

THÉODORIC.

Quels sont vos droits.

WALTER.

Lisez.

THÉODORIC, *lit.*

(*Après avoir lu.*) Vous avez arraché l'étendart du croissant?

WALTER.

A la bataille d'Ackron.

THÉODORIC.

Vous avez fait dix prisonniers ?

WALTER.

Au combat de Tabacia.

THÉODORIC.

Vous avez sauvé les jours du grand maître !

WALTER.

Au siège de Jérusalem.

THÉODORIC.

De tels exploits promettent à notre ordre un chevalier illustre.

WALTER.

Je me rendrai digne de l'amitié du grand Odon de Saint-Amans.

THÉODORIC.

On prétend que sa captivité va cesser.

WALTER.

On l'assure, seigneur ; mais je crois que Saladin l'estime trop pour le rendre aux Chrétiens

THÉODORIC.

Pensez-vous qu'Odon seul puisse faire trembler Saladin.

WALTER.

Il le redoute.

THÉODORIC.

Et c'est pour cela qu'il l'accable de chaîne...

WALTER.

Des chaînes !... Odon, libre dans le palais de Saladin, ne connaît de chaînes que celles de la reconnaissance.

THÉODORIC.

De la reconnaissance pour un infidèle !

WALTER.

Ah ! seigneur, si quelqu'un peut convertir Saladin, à la véritable croyance, à la foi de nos pères, qui peut mieux y réussir que le sage et vertueux Odon de Saint Amans, dont la vie n'est qu'un long cours d'actions glorieuses et bienfaisantes.

THÉODORIC.

Walter, le chapitre s'assemblera demain, vous pouvez vous y présenter.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, ALBERT.

ALBERT.

Voilà le seigneur Alfredy qui rentre.

BLONDEL et WALTER.

Alfredy.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, ALFREDY.

ALFREDI.

Je viens d'apprendre, seigneur, que vous désiriez m'entretenir un moment.

WALTER, *à part.*

C'est lui.

ALFREDY, *fixant Walter.*

Walter de Montbary !..

WALTER, *ironiquement et avec fureur.*

Qui réclame la préférence.

THÉODORIC.

Qu'est-ce à dire ?

ALFREDY.

Fatale rencontre !

ALBERT, *à part.*

Je crois que c'est lui-même.

WALTER.

Dois-je rappeler au seigneur Alfredy, la parole qu'il m'a donnée et l'endroit où je l'ai reçue.

ALBERT, *à part.*

Juste, c'est l'aventure du bal, il y aura du sang de répandu.

THÉODORIC.

Walter, que signifie ce discours ?

WALTER, *à Alfredy.*

Un chevalier préfère l'honneur à la vie.... m'entendez-vous, seigneur ?

ALFREDY.

Vous osez me menacer !

WALTER.

Votre fuite m'en a donné le droit....

ALFREDY.

Rendez graces aux lieux où nous sommes.

WALTER.

Vous avez oublié ceux où l'honneur vous appelait.

ALFREDY.

Jeune imprudent, tes jours vont expier ta funeste insolence, (*ils croisent le fer, Albert crie*)

THÉODORIC.

Arrêtez..

MATHILDE, *entre en se jetant au milieu des deux épées.*

Mon frère. (*reconnaissant Walter.*) Que vois-je, Walter! Eh! c'est vous qui voulez tremper vos mains dans le sang de mon frère.... Cruel!... ne fallait-il vous revoir qu'armé contre ce que j'ai de plus cher.

WALTER.

Madame.... (*à part.*) Je ne puis soutenir sa vue et ses reproches. (*Il salue et passant auprès d'Alfredy, il lui dit.*) Je ne suis pas encore Templier, seigneur, et je puis disposer de mes jours, pour conserver mon honneur.

SCENE XII.

MATHILDE, ALFREDY, THÉODORIC.

MATHILDE.

Il me quitte, il me fuit!...

THÉODORIC.

Puis-je vous demander, seigneur, l'explication de cet évènement?

ALFREDY.

Cet évènement est le fruit de l'imprudence de ma sœur?

MATHILDE.

Que dites-vous, mon frère.

ALFREDY.

Que Walter n'aurait point osé se présenter en ces lieux, s'il n'y avait point été autorisé par vous.

MATHILDE.

J'ignore quels motifs l'y appellent.

THÉODORIC.

Il vient augmenter l'ordre des Templiers.

MATHILDE.

Des Templiers!

THÉODORIC.

Qu'à donc cette nouvelle, qui puisse vous déplaire, madame, Walter n'est pas le seul qui sache apprécier vos charmes.

MATHILDE.

Les sentimens qu'ils peuvent inspirer, seigneur, me sont maintenant indifférens.

ALFREDY.

Maréchal, permettez que nous remettions à un autre moment l'entretien que vous m'avez fait demander : Je crains l'audace de ce jeune chevalier, et je vais donner des ordres pour assurer le repos de ma sœur.

(*Il sort avec Mathilde*).

SCENE XIII.

THÉODORIC, *seul.*

Plus de doutes..... Walter est mon rival..... ô rage !... Walter n'est point reçu parmi les chevaliers du temple, il peut renoncer à l'ordre et épouser Mathilde.... Et moi, moi qui l'adore, qui brûle pour elle d'un amour d'autant plus violent, que je suis forcé de le cacher à tous les yeux !.... Moi !... Je serais témoin de son bonheur !.. Je souffrirais qu'il possédât l'objet de mes vœux les plus ardens.... eh ! puis-je m'y opposer..... Cruel amour, passion fatale qui bouleverse les sens et nous rend si différent de nous mêmes, jusques à quand tourmenteras-tu ma pénible existence.... Mathilde, femme adorée, mon bonheur dépend des sentimens que j'ai su t'inspirer, je ne puis être heureux ou malheureux que par toi.... Walter, jeune et faible ennemi, tremble.... et souhaite la haine de Mathilde, son amour causerait ta perte.... Que dis-je ! malheureux !... ah ! loin de moi cette horrible pensée !

SCENE XIV.

THÉODORIC, FERDINAND.

FERDINAND.

Seigneur, voici une lettre qui vient d'être remise par un écuyer d'Odon.

THÉODORIC.

C'est l'écriture du grand maître. (*Il lit.*) « Maréchal, ma » captivité cesse, Saladin a consenti à l'échange proposé. » Demain je serai libre...et je partirai de suite pour le pa- » lais d'Alfredy, où j'ai appris que vous résidez depuis quel- » ques mois.» D'après la date de sa lettre, il devrait être ici.

FERDINAND.

Quelques accidens....

THÉODORIC.

Ah ! Ferdinand , l'arrivée d'Odon va combler mes malheurs.. . Ses yeux pénétreront aisément le secret que je renferme avec tant de soin.... Walter, son digne favori... épiera mes actions.. . et jouira peut-être des tourmens que j'endure.

FERDINAND.

Quoi , seigneur , vous redoutez ce jeune écuyer.

THÉODORIC.

Walter est connu de Mathilde , il l'aime.... il est encore libre de renoncer à ses vœux...

FERDINAND.

Et vous penseriez ?....

THÉODORIC.

Il l'aime.... Ferdinand.

FERDINAND.

C'est aussi votre faute , seigneur , il y a long-tems que Mathilde devrait être instruite de votre amour.

THÉODORIC.

Le respect et la crainte m'ont jusqu'à présent imposé silence... Mille fois j'ai cherché à lui peindre l'amour dont je suis dévoré ; mille fois j'ai été près de tomber à ses genoux , de reclamer.... sa pitié pour un sentiment dont je ne suis plus le maître d'arrêter les progrès , et qui s'empare de toutes les facultés de mon âme..... Mon aveu expirait sur mes lèvres brûlantes.... Un seul de ses regards... triomphait de ma résolution et semblait me dire : arrête, malheureux , arrête ; ton aveu souille à la fois et l'habit que tu porte , et l'innocence à qui tu l'adresse.

FERDINAND.

Vains préjugés , dont il faut s'affranchir.... d'ailleurs vous avez demandé d'être relevé de vos vœux.... et la cour de Rome ne peut que s'empresser de répondre à vos desirs.

THÉODORIC.

Plein de cette espérance , j'ai prié le comte Alfredy de m'accorder quelques instans d'entretiens : Je vais le trouver et lui demander la main de sa sœur , dans le cas où le pape Célestin prononcera l'abolition de mes vœux.

FERDINAND

Je vais de mon côté m'informer des desseins de Walter , et préparer des moyens assurés de vengeance contre celui dont l'audace chercherait à traverser nos projets.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente le même salon qu'au premier acte.

SCENE PREMIERE.

BLONDEL, WALTER.

BLONDEL.

Eh bien ! seigneur, la vue de Mathilde a-t-elle changé votre résolution?

WALTER.

Ah ! mon cher Blondel, cette vue enchanteresse a ranimé tous mes feux, je sens que je l'aime plus que jamais ; mais cet amour, quelque violent qu'il soit, ne me fera point trahir mon serment.

BLONDEL.

Mathilde est encore libre.

WALTER.

Je ne le suis plus.

BLONDEL.

L'Eternel n'exige point un sacrifice au-dessus des forces humaines.

WALTER.

Il m'accordera les forces nécessaires pour accomplir le mien.

BLONDEL.

Les regrets empoisonneront votre existence.

WALTER.

Je la perdrai bientôt.

BLONDEL.

La sévérité de l'ordre.

WALTER.

Depuis deux ans, je l'ai supportée sans me plaindre.

BLONDEL.

L'image de Mathilde, le souvenir de son amour vous poursuivront sans cesse.

WALTER.

Les dernières paroles de mon père sont toujours présentes à ma mémoire.

BLONDEL.

Ah ! s'il vivait encore, il n'exigerait pas le sacrifice d'un sentiment dont lui-même a reconnu l'empire.

WALTER.

S'il vivait encore ! le fils de l'infortunée Rosemonde connaîtrait le bonheur. Eh ! qu'elle situation est plus affreuse que la mienne ? J'aime Mathilde et j'ignore si l'absence n'a point changé ses sentimens ; l'honneur outragé veux que je baigne mes mains dans le sang de son frère, et l'ordre des Templiers repousse de son sein tout chevalier qui propose ou accepte un duel ?... Je me déshonore si j'oublie l'offense d'Alfredy ; je perds Mathilde, si je suis reçu Templier, et je trompe la volonté de mon père expirant, si je porte aux pieds de Mathilde, l'hommage d'un cœur qui ne respire que pour elle.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ALBERT.

ALBERT.

Seigneur, voici un billet de mon maître.

WALTER, *lisant.*

« Monsieur, à neuf heures du soir, auprès du bois de » Saint-Florentin. »

Il suffit ; dites à votre maître que je m'y rendrai.

ALBERT, *à part.*

C'est un duel, c'est sûr, il faut que j'en prévienne mademoiselle, afin d'empêcher les accidens.

(*Il sort.*)

SCENE III.

WALTER, BLONDEL.

WALTER.

Tu le vois, ce billet augmente mes malheurs.

BLONDEL.

Il est vrai, seigneur, que ce voyage commencé sous de si favorables auspices, ne nous laisse entrevoir maintenant que les plus fâcheux résultats.

WALTER.

Qui m'eût dit que dans le même jour, je reverrais Mathilde et son frère !

BLONDEL.

Walter, dans une circonstance aussi délicate, je ne me

permettrai aucune réflexion, mais je jure de ne vous abandonner qu'à la mort.

WALTER.

Ai-je jamais douté de ton amitié?

BLONDEL.

Quelqu'un vient; c'est Ferdinand; éloignons-nous.

SCENE IV.

FERDINAND, *seul.*

Ils m'évitent !... ah ! si Théodoric écoutait mes avis, Walter ne serait pas long-tems à craindre pour lui.

SCENE V.

THÉODORIC, FERDINAND.

FERDINAND.

Eh bien ! seigneur ?...

THÉODORIC.

Mes preuves se multiplient... il aime... il est aimé... éloigné de Mathilde depuis long-tems, et désespérant de la revoir, il a voulu consacrer sa vie à la défense du temple; maintenant je dois craindre qu'il ne change de résolution.

FERDINAND.

Il est difficile de triompher d'un rival aimé.

THÉODORIC.

Alfredy, vivement affecté de la scène de ce matin, a résolu de l'appeler en duel, mais le courage et l'adresse de Walter, ne laissent point de doutes sur l'issue du combat.

FERDINAND, *faisant le geste de poignarder quelqu'un.*

Il faut le prévenir.

THÉODORIC.

Malheureux !... qu'ose-tu me proposer.

FERDINAND.

Vous n'aimez donc pas Mathilde.

THÉODORIC.

Ne pas l'aimer.... ah ! Ferdinand, tu connais l'état de mon cœur, tu sais quel funeste empire cette passion à pris sur moi ! Mathilde seule est l'objet de toutes mes pensées, chacune de mes actions trahit le feu qui me dévore.

FERDINAND.

Et vous consentez à la voir passer dans les bras de Walter ?

THÉODORIC.

Puisse-t-il périr cent fois plutôt que de la posséder.

FERDINAND.

Cédez à mes conseils ; on ne balancera point à attribuer sa mort au comte Alfredy ; leur différent est connu, et j'aurai soin de ne pas laisser ignorer l'heure et le lieu du rendez-vous.

THÉODORIC.

Le comte, avec raison, se défendra de cette action atroce.

FERDINAND.

On ne le croira pas.

THEODORIC.

On soupçonnera peut-être....

FERDINAND.

Qui ?... vous !.... impossible... eh ! quand on l'oserait ! n'êtes-vous pas chef d'un ordre respectable ? De quel poids serait une accusation portée contre vous devant un tribunal composé de vos soldats?

THÉODORIC.

Non, jamais... un tel crime....

FERDINAND.

Cesse d'en être un, lorsqu'il est ignoré.

THÉODORIC.

La gloire de Walter, m'a rendu son ennemi, mais mon amour ne me rendra point son assassin.

FERDINAND.

Je puis tout écarter pour assurer votre bonheur.

THÉODORIC.

Toi !

FERDINAND.

La nuit favorise mon projet.

THÉODORIC, *avec horreur.*

Ah ! Ferdinand !.. Ferdinand !...

FERDINAND.

Je connois la violence de votre amour, j'ai été témoin de vos efforts pour le vaincre, je hais Walter, et je sais qu'il n'a entrepris ce voyage que pour revoir Mathilde.

THÉODORIC.

La revoir !...

FERDINAND.

Si le but de son voyage était seulement de se faire admettre parmi les chevaliers du Temple, ne pouvait-il pas s'adres-

ser au maréchal à Jérusalemen. Pourquoi faire un aussi long chemin, quand dans vingt endroits plus rapprochées du lieu où il résidait, l'on pouvait également recevoir ses vœux? Amant de Mathilde, envoyé d'Odon de Saint-Amans, sa présence en ces lieux ne peut que vous être fatale. Odon doit le suivre; Odon, son protecteur, son ami, s'intéressera au jeune écuyer, et Mathilde ne sera jamais à vous.

THÉODORIC.

Jamais ! affreuse idée...

FERDINAND.

Ai-je besoin de vous rappeler que Walter vous a enlevé la confiance et l'amitié du grand maître, que toujours sa présence vous a été funeste... Et s'il m'est permis d'associer ma cause à la vôtre, ne vous souvient-il plus que Walter résolut de me perdre, en m'accusant devant Odon, d'avoir dérobé quelques effets précieux pris sur les infidèles au siège de Tabacia.

THÉODORIC.

J'adore Mathilde, mais l'honneur m'est encore plus cher...

FERDINAND.

Je vous vengerai.

THÉODORIC.

Non, non.....

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, MATHILDE.

MATHILDE.

Ah ! seigneur, j'embrasse vos genoux.

THÉODORIC.

Relevez-vous, aimable Mathilde, et veuillez m'instruire...

MATHILDE.

J'avais cru, seigneur, que votre défense aurait suffi pour en imposer au chevalier Walter ; mais j'apprends dans l'instant qu'il doit se trouver ce soir même avec mon frère, et je viens vous conjurer d'empêcher un combat si fatal pour moi.

FERDINAND.

Courons le servir malgré lui-même, et satisfaire ma vengeance. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

THÉODORIC, MATHILDE.

THÉODORIC.

Walter est jeune, fidèle à l'honneur, il vous aime....

MATHILDE.

Eh ! pense-t-il que le meurtrier de mon frère puisse jamais devenir mon époux.

THÉODORIC.

Il aimera mieux mourir de la main d'Alfredy que de vivre déshonoré.

MATHILDE.

Mais les statuts de votre ordre sont loin de regarder comme un déshonneur le pardon des offenses. Ils procrivent le duel comme une action infamente.

THÉODORIC.

Walter n'est point encore admis au nombre des Templiers.

MATHILDE.

Il ne l'est pas....

THÉODORIC.

Non, madame, et peut-être ne se décidera-t-il pas à cette démarche, lorsqu'il saura l'intérêt que vous prenez à son sort....

MATHILDE.

Ah ! seigneur, je ne puis le dissimuler, mon cœur fut autrefois touché des soins que me rendit Walter, je l'aimai, je l'aime encore !... Jugez de ma douleur, de mon effroi !... Qu'elle affreuse alternative ! Perdre mon époux ou mon frère, et les perdre l'un par l'autre.

THÉODORIC.

Je ressens et partage votre douleur, madame ; mais que puis-je faire ?

MATHILDE.

Voir mon frère et l'empêcher de se rendre au lieu indiqué ; ou accompagner Alfredy et réunir deux chevaliers faits pour s'aimer.

THÉODORIC.

Les devoirs de ma place, sont contraires à vos desirs, je ne puis être témoin....

MATHILDE.

D'une réconciliation.... Ah ! seigneur, vous ne le refuserez pas à mes vives instances.

THÉODORIC.

Madame...

MATHILDE.

Le Dieu que vous servez est un dieu de paix.

THÉODORIC.

C'est envain que je ferai parler son langage... Walter est irrité...

MATHILDE.

Un seul mot suffira pour appaiser son ressentiment, daignez lui donner l'espoir de voir mon frère approuver et couronner notre amour...

THÉODORIC, *à part.*

Son amour..

MATHILDE.

Daignez lui montrer l'abîme entr'ouvert sous ses pas, l'obstacle que son opiniâtreté élèverait à notre bonheur. Ah! seigneur, je ne puis que faiblement vous exprimer les divers sentimens qui agitent mon cœur, et la reconnaissance dont il sera pénétré si vos soins parviennent à détourner l'orage qui gronde sur nos têtes.

THÉODORIC.

Oui, Mathilde, quoiqu'il m'en coûte, quoique vous déchiriez ce cœur plein de votre image... Je cours trouver le comte, et le détourner d'un combat qui vous cause tant d'alarmes. Ah! je donnerais ma vie pour inspirer une portion de l'intérêt que vous prenez à Walter... Si le ciel ne m'a pas réservé ce bonheur... du moins il ne m'enlevera pas celui de vous servir. (*il sort.*)

SCENE IX.

MATHILDE, *seule.*

Oui! si j'en crois mes pressentimens, Alfrédy ne résistera point au grand maréchal; Walter, s'il m'aime encore, oubliera les torts de mon frère, et l'aurore du bonheur se lévera enfin pour moi.

SCENE X.

MATHILDE, WALTER.

WALTER.

Ciel! Mathilde!

MATHILDE.

Walter!

WALTER.

Comment l'aborder?

MATHILDE.

Que lui dire?

WALTER.

J'étais loin de soupçonner, madame, qu'en arrivant en ces lieux j'aurais le bonheur de vous y rencontrer.

MATHILDE.

Seigneur, je ne puis compter au nombre de mes jours heureux celui qui vient de vous offrir à mes regards, puisqu'il me fait craindre pour la vie d'un frère.

WALTER.

Ce reproche est cruel, sans doute, mais la voix de l'honneur.

MATHILDE.

Quel honneur que celui qui consiste à répandre le sang de son semblable!

WALTER.

Il est des circonstances...

MATHILDE.

Aucune ne peut vous excuser... Ah! Walter, me fallait-il pleurer également et votre absence et votre retour.

WALTER.

Chère Mathilde, vous me voyez au désespoir...

MATHILDE.

Vous seul causez le mien.

WALTER.

Votre frère...

MATHILDE.

Peut tout réparer si vous voulez lui en offrir le moyen...

WALTER.

Comment?

MATHILDE.

En des tems plus heureux, vous m'avouâtes des sentimens que j'osai partager... Ma main est encore libre, Walter... et mon frère peut vous l'accorder.

WALTER.

Votre main!... Ah! Mathilde, je ne suis pas né pour un tel bonheur.

MATHILDE.

Je sais que vos vœux ne sont point encore prononcés...

WALTER.

Demain!...

MATHILDE.

Demain vous pouvez être l'époux de Mathilde.

WALTER.

Votre époux... moi... ah! jamais.

MATHILDE.

Que dites-vous, Walter.

WALTER.

Le ciel m'a créé pour le malheur.

MATHILDE.

Expliquez-moi...

WALTER.

Je vous adore et ne puis être à vous!

MATHILDE.

Je ne puis vous comprendre...

WALTER.

Un serment fatal...

MATHILDE.

N'ai-je pas reçu les vôtres?

WALTER.

La volonté d'un père expirant...

MATHILDE.

Ne peut avoir d'autre but que le bonheur de ses enfans.

WALTER.

Ah! Mathilde... le mien a, sans le vouloir, exigé le malheur de ma vie... Richard, au lit de la mort, m'a fait jurer...

MATHILDE.

Eh! bien...

WALTER.

De me faire recevoir parmi les chevaliers du Temple...

MATHILDE.

Dieu!...

WALTER.

J'ai promis... Que dois-je faire, Mathilde? je m'en rapporte à vous.

MATHILDE.

Eh! quels droits peuvent balancer ceux d'un père!

WALTER.

Vous venez de dicter mon arrêt; oui, Mathilde, je serai digne de vous; je ne trahirai point la volonté de Richard, de mon père. Je vous aime, je vous adore, et forcé de vous perdre, je mériterai du moins vos regrets. Je prends ici l'engagement sacré d'éviter le seigneur Alfredy, et de me conformer aux statuts des chevaliers du temple sur cette coutume barbare, appelé duel; reçu Templier, demain je quitte soudain ces lieux, et je vais chercher dans les combats une mort prompte et glorieuse; trop heureux si mon sort vous arrache quelques larmes, et si vous daignez plaindre et pardonner le malheureux Walter.

MATHILDE.

Vous pardonner, Walter, je vous admire; j'ai pu croire un instant à la félicité, j'y renonce en persistant dans le dessein que j'avais formé pendant vot e absence, je cours me jeter aux pieds des autels, et consacrer à Dieu une existence qui devait embellir la vôtre.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, ALBERT.

ALBERT.

Mamselle, monsieur votre frère vient de sortir.

MATHILDE.

Seul ?

ALBERT.

Oh ! mon Dieu, oui... seul.

WALTER.

Que va-t-il dire ?

ALBERT.

Je ne sais pas ce qu'il va dire, mais à son air il est aisé de deviner ce qu'il veut faire.

MATHILDE, *à Walter qui fait un pas pour sortir.*

Ah ! Walter... où courez-vous ?

WALTER.

Chère Mathilde, votre frère ignore notre entrevue, mon absence va lui paraître étrange, il m'accusera peut-être de lâcheté... Permettez-moi de me laver de ce soupçon ; je cours trouver Alfrédy, je vous ai promis de respecter ses jours, comptez sur ma parole, elle est sacrée..... oui, quelque soit l'issue de notre entretien, je jure, à la face du ciel, de ne point tremper mes mains dans le sang du frère de Mathilde. (*il sort.*)

ALBERT.

Voila un duel qui va se terminer le plus tranquillement du monde.

SCENE XII.

MATHILDE, ALBERT.

MATHILDE.

Grâces au ciel, l'existence de mon frère cesse d'être menacée.

ALBERT.

S'il savait cela, il serait dix fois plus brave.

MATHILDE.

Le grand Maréchal a sans doute, par ses sages conseils, affaibli le ressentiment d'Alfrédy, la conduite de Walter ne peut que le désarmer entièrement.

ALBERT.

Il faut convenir, Madame, que le seigneur Alfrédy vous a

de grandes obligations, car on dit que ce jeune chevalier est un lion, qu'il se bat comme un turc ; on compte de lui des traits superbes... vraiment.

MATHILDE.

Hélas !... j'étais si fière de mon choix ! et le perdre pour toujours.

ALBERT.

C'est bien dommage qu'un jeune homme comme ça se fasse Templier...

MATHILDE.

Albert, respectez un ordre estimable.

ALBERT.

Estimable, ça se peut bien, Mademoiselle, pourtant il n'est guères estimé, témoins ce Ferdinand, dont on dit des choses...

MATHILDE.

Personne n'est à l'abri de la calomnie, on ne doit juger les hommes que sur leurs actions, et Ferdinand n'en a commis aucune dont il ait à rougir.

ALBERT.

Ça viendra peut-être, Madame, quant à moi je ne l'aime pas, et je ne suis pas le seul, nous ne le connaissons que depuis six mois seulement, et je me suis toujours laissé dire qu'il fallait se défier de ceux qui parlaient sans vous regarder en face.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, CLARA.

CLARA.

Ah ! mademoiselle, j'ignore qu'elle est la cause de l'agitation du seigneur Alfrédy... il est sorti par la petite porte du parc, en jurant de se venger d'un traître dont il ne prononçait point le nom.

MATHILDE.

Théodoric n'aurait-il rien obtenu, Clara ?

CLARA.

Mademoiselle...

MATHILDE.

Viens, suis moi...

CLARA.

Où allez vous ?

MATHILDE.

Empêcher un malheur, peut-être inévitable.

CLARA.

Mais vous ignorez la route qu'à prise le seigneur Alfrédy.

MATHILDE.

Le ciel guidera mes pas.

ALBERT.

La nuit est très-sombre.

MATHILDE.

Qu'importe ?

CLARA.

Il sera impossible de rencontrer votre frère.

ALBERT.

Le rendez-vous était sans doute dans la forêt.

CLARA.

Vous vous exposeriez.

MATHILDE.

Il s'agit de sauver Walter...et mon frère, puis-je balancer? Non, viens, suis-moi...

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, THÉODORIC.

THÉODORIC.

Arrêtez, Madame ?...

MATHILDE.

Ne me retenez point, seigneur, je vole prévenir un combat affreux.

THÉODORIC.

Il n'est plus tems.

MATHILDE.

Plus tems...

THÉODORIC.

Le combat a eu lieu.

MATHILDE.

Mon frère...

THÉODORIC.

Est percé d'un coup mortel.

MATHILDE.

Ciel !

ALBERT.

Ce que c'est que de nous, il se portait si bien ce matin.

MATHILDE.

Quoi !... seigneur, vous avez eu la cruauté de ne pas les séparer.

THÉODORIC.

Je n'étais point présent à ce combat ; je viens de rencontrer Blondel, il portait dans ses bras votre frère expirant.

MATHILDE.

Le ciel épuise sur moi toute sa vengeance. (*à Walter qui entre.*) Monstre, que viens-tu faire, viens-tu jouir des pleurs que tu fais répandre et insulter à ma douleur.

WALTER.

Je la partage, et le ciel m'est témoin...

MATHILDE.

Tu la partages . . . quand c'est toi seul qui la causes ? . . . quand c'est toi qui me prive de ce que j'avais de plus cher au monde.

WALTER.

Moi !...

MATHILDE.

Mais tu ne jouiras pas de ton forfait.

WALTER.

Mathilde, la douleur vous égare, oubliez vous mes sermens.

MATHILDE.

Ils ne font qu'ajouter à la noirceur de ton crime.

WALTER.

Je suis innocent !

MATHILDE.

Innocent . . . et qui donc aurait osé porter la main sur mon frère...

WALTER.

Je l'ignore, et je venais dans l'intention de m'en instruire.

THÉODORIC.

Vaine défaite... Votre conduite de ce matin...

WALTER.

Est une présomption contre moi, je l'avoue ; mais je le répète, je suis innocent.

MATHILDE.

C'est devant le tribunal des Templiers qu'il faudra le prouver.

WALTER.

Mathilde m'accuse...

MATHILDE.

Je le dois à la mémoire de mon frère, son assassin ne peut rester impuni. (*elle sort.*)

WALTER.

Dieu qui connais le cœur des hommes, tu sais si le mien fut jamais souillé par la pensée d'un tel crime!

THÉODORIC.

Vous l'avez entendu, Walter, c'est devant le chapitre des Templiers que Mathilde portera sa cause. Ce chapitre qui devait s'assembler demain pour vous recevoir chevalier du Temple, se réunira pour prononcer sur votre sort.

WALTER.

J'attends son jugement sans crainte.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, BLONDEL.

BLONDEL.

Seigneurs, le grand maître Odon de Saint-Amans arrive à l'instant.

THÉODORIC, *à part.*

Le grand maître.

WALTER.

Le grand maître?

BLONDEL.

Le voici.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, ODON DE St.-AMANS.

ODON.

Chers et respectables amis, qu'il m'est doux de vous revoir.

THÉODORIC.

Seigneur...

WALTER.

O mon père! béni soit le jour qui vous rend à nos vœux.

ODON.

Le ciel a daigné exaucer mes prières. Le généreux Saladin a abrégé les jours de ma captivité. Cette faveur, que je n'osais espérer, me rend encore plus chère la présence des vertueux chevaliers du temple.

THÉODORIC.

Si quelque chose peut diminuer le plaisir que nous éprouvons à vous revoir, c'est la certitude que votre retour parmi nous doit être signalé par un acte de justice qui affligera votre cœur.

ODON.

Que dites-vous?

THÉODORIC.

Souffrez que je me retire et que je laisse à Walter de Montbary le soin de vous nommer le coupable et le crime dont il est accusé.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, hors le GRAND MARÉCHAL.

ODON.

Son discours, sa fuite... Walter, expliquez-moi se qui s'est passé dans ces lieux.

WALTER.

Le comte Alfrédy a été trouvé blessé dans la forêt, et l'on a accusé de cette mort...

ODON.

Qui!

WALTER.

Moi.

ODON.

Vous, Walter!

WALTER.

Je suis encore digne de votre estime...

ODON.

Il me serait pénible d'être forcé d'en douter.

WALTER.

J'avais reçut un cartel du comte Alfrédy, l'honneur me commandait d'y répondre, je l'ai fait; mais à l'instant où j'approchais du lieu indiqué pour le combat, Blondel en rapportait le comte mortellement blessé.

BLONDEL.

Oui, seigneur.

ODON.

Walter, votre conduite n'est point irréprochable; vous deviez faire à Dieu le sacrifice de votre ressentiment, quelque juste qu'il fût; vous n'ignorez pas que l'ordre défend ces sortes de combats et punit qui les a provoqués. Vous êtes coupable, Walter, et je le vois avec d'autant plus de peine que votre infraction a été la source d'un malheur affreux.

WALTER.

La griéveté de l'offense...

ODON.

Ne vous excuse point à mes yeux. L'existence d'un Templier appartient à Dieu et au roi; vous n'étiez pas libre de disposer de la vôtre.

WALTER.

Odon me condamne...

ODON.

Odon vous punira ; mais rassurez-vous, ce sera moins en grand maître qu'en père. L'accusation portée contre vous est terrible, ne négligez rien pour vous justifier ; ce n'est pas moi, Walter, qu'il faut persuader, je vous connais trop pour vous soupçonner ; mais cette amitié, dont je m'honore de vous avoir donné des preuves, a pu allumer la jalousie de vos compagnons d'armes, l'envie ne pardonne jamais la gloire. Dans une réunion aussi nombreuse que celle des chevaliers du Temple, quelque soin que l'on prenne lors de la réception de ceux qui la composent, il peut s'y glisser des hommes dont les mœurs ne soient pas exemps de reproches.

BLONDEL.

Ferdinand en est la preuve.

ODON, *avec noblesse.*

Je n'ai nommé personne.

BLONDEL.

Je le soupçonne de n'être pas étranger à l'action qui vient de se passer.

ODON.

N'accusez jamais sans preuve.

BLONDEL.

J'en aurai peut-être, seigneur, et vous frémirez alors....

ODON, *à Blondel.*

Faites préparer l'une des salles du palais pour y recevoir le chapître. (*à Walter.*) Walter, j'espère que ce jour sera un jour de triomphe pour vous. Heureux ! si je puis contribuer à faire éclater votre innocence !

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente la chambre du conseil.

SCENE PREMIÈRE.

ALBERT, FERDINAND.

FERDINAND, *à Albert qui range les sièges.*

Allons, Albert, du courage.

ALBERT.

Dans un moment tout sera prêt.

FERDINAND, *à part.*

Affreuse méprise ! . . . Walter existe encore, et le comte Alfrédy... c'est un crime inutile et irréparable que je me garderai bien d'avouer à Théodoric, il ne peut soupçonner la part que j'ai prise à la mort du comte, et d'après ce qui s'est passé hier matin, il ne peut l'attribuer qu'à Walter ; oui, tout se réunit pour faire croire que Walter est coupable . . . et du moins cette fois ma vengeance sera certaine, puisque l'ordre punit de mort celui qui, dans un duel, a tué son adversaire.

ALBERT.

Quand un homme jase tout seul... c'est mauvais signe.

FERDINAND.

Retournons auprès des Templiers que j'ai gagnés, tâchons de les affermir dans leurs résolutions et d'assurer la condamnation de Walter. (*il sort.*)

SCENE II.

ALBERT, *seul.*

Le vilain homme, comme il a l'air sombre... Qui reconnaîtrait maintenant notre salon ? . . il est joliment déguisé, on a passé la nuit pour l'arranger ainsi... Ah ! dam ! c'est ici que les Templiers s'assembleront pour juger le chevalier Walter. . c'est une affaire bien difficile, car personne ne l'a vu. Mon pauvre maître ! quel dommage de mourir à la fleur de son âge, sans avoir la consolation de savoir qui nous a tué... malgré cela, je présume qu'il le sait ; mais comme il n'a pas repris connaissance depuis hier soir, il n'a pu le déclarer, s'il pouvait en réchapper . . . . . mais

on ne le croit pas... le coup a été trop brutal... c'est fini pour lui.

SCENE III.

CLARA, ALBERT.

ALBERT.

Eh bien, comment va le seigneur Alfrédy?

CLARA.

Son état est toujours le même, il n'y a presque plus d'espérance.

ALBERT.

Dis moi donc comment il se fait que mon maître a été blessé ainsi? il me semble que lorsqu'on se bat honnêtement on ne court pas les risques d'être blessé dans le dos.

CLARA.

C'est un véritable assassinat.

ALBERT.

Je serais bien content de voir interroger Walter, un tribunal de chevaliers du temple, ça doit être beau.

CLARA.

Voici le seigneur Blondel.

ALBERT.

Comme il est triste... ah! c'est naturel; on dit que c'est lui qui a élevé le jeune Walter, il doit être fâché de le voir coupable d'un pareil crime.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, BLONDEL.

BLONDEL.

Coupable, ah! mes amis, je connais Walter dès sa plus tendre enfance, la vertu n'a jamais cessé d'habiter en son cœur.

ALBERT.

C'est bien difficile à croire.

BLONDEL.

Dieu, qui ne permet pas que l'innocent succombe, lui donnera les moyens de se justifier. Clara, veuillez dire à votre jeune maîtresse que je desire l'entretenir un instant, et que je la prie de vouloir bien se rendre en ces lieux.

CLARA.

Mais si les Templiers...

BLONDEL.

Ils ne se rendront ici que dans une heure, et c'est alors seulement que l'entrée en sera interdite à tout le monde. Assurez-la que sa présence est indispensable.

CLAEA.

J'y vais. (*elle sort*)

SCENE V.

ALBERT, BLONDEL.

ALBERT.

C'est bien à regret que mamselle Mathilde poursuit ce jeune chevalier.

BLONDEL.

Les présomptions se réunissent contre Walter, elle ne peut en accuser d'autre.

ALBERT.

Tout à l'heure encore elle se plaignait, maudissait son sort... que sais-je, moi?

BLONDEL

La mort de son frère cause seule ses regrets.

ALBERT.

A d'autres, ce n'est pas qu'elle n'aimait beaucoup son frère, mais... on sait ce que l'on sait... On a vu... on a entendu... Chère Mathilde, c'est donc pour vous faire observer...

BLONDEL.

Il en coûte toujours d'être la cause de la mort de son semblable.

ALBERT.

Je ne serais pas éloigné de croire qu'elle ne cherchât à le sauver.

BLONDEL.

Walter n'y consentirait pas.

ALBERT.

Il aurait tort.

BLONDEL.

Innocent, il doit n'aspirer qu'à faire éclater son innocence.

ALBERT.

Mais s'il était coupable?

BLONDEL

Qu'importe les lieux où il fuirait; il n'échapperait pas aux remords.

ALBERT.

Le plus sûr et le plus prudent, selon moi, est d'échapper

aux mains de la justice, et c'est ce que je ferais si j'étais à sa place.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, THÉODORIC.

THÉODORIC.

Je vous cherchais Blondel, j'ai voulu auparavant que le tribunal ne s'assemblât, vous faire part de mes craintes et de l'intérêt que je prends au malheureux Walter.

BLONDEL.

Seigneur, je connais l'intérêt qu'il vous inspire.

THÉODORIC.

Le crime dont on l'accuse est si révoltant !... les preuves sont tellement multipliées, qu'il ne m'est pas permis de douter du jugement que va porter le chapitre.

BLONDEL.

Il serait permis de le deviner, seigneur, puisque j'y vois siéger les ennemis de Walter.

THÉODORIC.

Blondel ne se reposerait-il plus sur la justice et l'intégrité de l'ordre.

BLONDEL.

Seigneur, les biens et les plaisirs ont corrompu les Templiers, ce ne sont plus ces nobles chevaliers qui, pleins d'une sainte ardeur, volaient à la défense du temple, à la conquête de Jérusalem et qui, après avoir vaincu les infidèles, revenaient dans leurs foyers, riches de gloire, mais pauvres de butin; ce sont des chevaliers qui perdent, dans le faste et les plaisirs, la plus grande partie de leur existence; il est aisé de les influencer, de diriger leurs sentimens, et si quelqu'un doit redouter la sentence qu'ils prononcent, ce n'est point le crime dont quelques uns d'entr'eux ont donné l'exemple, c'est l'innocence traînée devant eux par un puissant accusateur.

THÉODORIC.

Blondel !...

BLONDEL.

J'avais acquis un nom parmi les Templiers, seigneur, avant qu'il fût question de vous y admettre.

THÉODORIC.

Eh ! pensez-vous servir Walter en vous exprimant ainsi.

BLONDEL.

Si le chapitre est juste, l'innocence de Walter le servira mieux que mes discours.

THÉODORIC.

Son innocence !

BLONDEL.

J'oserai l'attester.

THÉODORIC.

Qui pourrait y croire ?

BLONDEL.

Ceux qui le connaissent.

THÉODORIC.

Les preuves de son crime.

BLONDEL.

Appelez-vous preuves des soupçons.

THÉODORIC.

L'accusation de Mathilde...

BLONDEL.

Est vague et dictée par la douleur.

THÉODORIC.

Les témoins !...

BLONDEL.

On se gardera bien d'en produire...

THÉODORIC.

Pourquoi ?

BLONDEL.

Ils seraient faux !

THÉODORIC.

Faux !

BLONDEL.

Oui, faux !

THÉODORIC.

Il est aisé de s'appercevoir que Blondel défend un ami.

BLONDEL.

Tous les amis de la vertus sont ceux de Walter.

THÉODORIC

Je suis loin de blamer le motif qui vous égare, et pour vous prouver à quel point je m'intéresse à Walter, engagez le à se rendre avec vous ici.

BLONDEL.

Je connais assez le caractère et la vertu de Walter pour vous assurer d'avance l'inutilité de vos offres ; je vais cependant les lui communiquer.

SCENE VII.

THÉODORIC, *seul.*

Walter est coupable et cette circonstance qui semble ser-

virmon amour, loin de me réjouir, m'inquiète et m'afflige; en prenant parti contre Walter, je crains qu'on ne m'accuse de chercher à me venger... Un seul parti me reste, tâchons de décider Walter à quitter le palais, par ce moyen il échappera à une condamnation certaine, et sa présence ne nuira plus au succès de mes feux Que dis-je! puis-je encore penser à Mathilde!...quand la mort de son frère fait couler ses larmes, dois-je me livrer à l'espoir de les essuyer?... Ah! Théodoric bannis de ton cœur une image trop chère, un amour, source de tes chagrins et de tes malheurs.

SCENE VIII.

WALTER, THÉODORIC, BLONDEL.

WALTER.

Je me rends à vos ordres, seigneur.

THÉODORIC.

Walter, vous connaissez les statuts de l'ordre et la peine qu'ils prononcent contre tout chevalier qui propose ou accepte un duel. Lors de votre arrivée, vous avez attaqué les jours du comte, le soir, on l'a trouvé mort. Qui peut-on soupçonner.

WALTER.

J'avoue que ces raprochemens sont perfides.

THÉODORIC.

Ils sont naturels et se présentent sans effort à la pensée. De la réunion de plusieurs circonstances, des juges habiles ont souvent fait sortir la preuve morale de l'existence d'un crime, et tout se réunit ici pour vous accuser; votre arrivée, votre duel, votre entretien avec Mathilde, l'heure à laquelle vous êtes sorti, l'intention dans laquelle vous êtes sorti, le chemin que vous avez pris, et l'endroit où l'on a trouvé le comte. Ces différentes circontances forment une masse de présomption qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible de détruire, et qui servira de base à votre jugement; d'après cet exposé il est facile de le prévoir, et je ne puis y penser sans frémir. Vous êtes jeune, Walter, le courage que vous avez montré dans plusieurs occasions promettait à notre ordre un héros magnanime, et je veux le lui conserver: dans une heure vous partirez, muni d'une lettre de moi, pour le maréchal à Jérusalem, il vous y recevra au nombre des Templiers, j'assoupirai cette affaire... Et Théodoric se regardera comme le plus heureux des mortels, si Walter consent à lui devoir le salut de ses jours.

WALTER.

L'honneur me défend d'accepter...

THÉODORIC.

Réfléchissez à ma proposition, aux avantages qu'elle vous offre, aux dangers que vous courez ici. Dans dix minutes je reviendrai chercher votre réponse.

SCENE VIII.

BLONDEL, WALTER.

BLONDEL.

Seigneur, votre condamnation est moins sûre que ne le dit le grand Maréchal, sans cela il ne chercherait pas à vous y soustraire.

WALTER.

Fût-elle certaine, je refuserais ses offres.

BLONDEL.

Elles ne peuvent que cacher quelques pièges.

WALTER.

Mais depuis cet évènement fatal, Ferdinand n'a point reparu...

BLONDEL.

Plus j'y réfléchis, plus je suis porté à croire que le comte est mort assassiné par Ferdinand.

WALTER.

Quel intérêt aurait-il?

BLONDEL

Je l'ignore; mais sa conduite et celle du grand maréchal confirment mes soupçons; Théodoric est votre ennemi, et cependant, loin de vous poursuivre avec l'acharnement qu'il y mettrait s'il soupçonnait seulement que vous fussiez coupable, il veut favoriser votre fuite... Théodoric sait que vous êtes innocent, il connaît le vrai coupable.

WALTER.

Mais enfin, quel motif?

BLONDEL.

Théodoric est jeune, Mathilde est belle... Mais j'entends du bruit... Ciel! c'est Mathilde.

WALTER.

Je frémirais de soupçonner.

BLONDEL.

Plus hardi que vous, j'ai osé pénétrer ce dédale d'impiétés et de scélératesse; quelques indices ont appuyé mes soupçons... et...

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, MATHILDE.

MATHILDE.

Que vois-je ! Blondel, est-ce ainsi que vous me trahissez.

WALTER

Ah ! de grace ne me fuyez pas.

MATHILDE.

Laissez-moi...

BLONDEL.

J'ignorais, madame, que Walter serait ici lors de votre arrivée.

WALTER.

Jetez un regard de pitié sur moi...

MATHILDE.

Le puis-je quand mon frère viens d'expirer entre mes bras.

BLONDEL.

Alfrédi est mort ! madame, gardez-vous bien de rien laisser transpirer qui puisse le faire soupçonner.

MATHILDE.

Pourquoi ?

BLONDEL.

Entretenez, au contraire, la crédulité du grand maréchal, dans l'espoir d'un rétablissement presqu'assuré.

MATHILDE.

Eh ! c'est là, seigneur, le motif de cette entrevue que vous desiriez avec tant d'ardeur.

BLONDEL.

Oui, madame ; mon but est de vous convaincre de l'innocence de Walter et de découvrir le véritable meurtrier de votre frère.

MATHILDE.

Hélas ! je ne puis soupçonner que Walter.

BLONDEL.

Je vous le répète, Walter n'est point coupable.

MATHILDE.

Vous m'abusez ?...

WALTER.

Mathilde, que dois-je attendre de mes juges si vous me condamnez ?

MATHILDE.

Le ciel est témoin de la pureté de mon cœur. Combien de fois n'a-t-il pas répugné de vous croire coupable.

BLONDEL.

Continuez cependant à le traiter ainsi.

MATHILDE.

Mais s'il est vrai...

BLONDEL.

Cette feinte est utile à mes projets.

MATHILDE.

Quels sont-ils ?

BLONDEL.

Permettez-moi de vous les taire encore ; qu'il vous suffise de savoir que le succès ne peut qu'assurer votre bonheur.

WALTER.

Dieu ! voici le grand maréchal.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE GRAND MARÉCHAL.

THÉODORIC.

Je n'aurais pas soupçonné que Mathilde vint partager la solitude de l'assassin de son frère.

WALTER.

Le hasard a conduit ici ses pas, seigneur, et j'allais la convaincre que je ne suis point coupable du crime dont on m'accuse.

THÉODORIC.

Soin inutile, puisque le tribunal va prononcer.

MATHILDE.

Je n'ai point prétendu, seigneur, arrêter le cours de ses jugemens, la religion prêche le pardon des offenses, et je venais..

THÉODORIC.

Non, madame, point de pardon pour celui qui a versé le sang humain ; quelque soit son rang, son crédit, qu'il expire au milieu des remords et des tourmens ; les Templiers vont se rendre ici ; interprète de vos sentimens, je leur peindrai votre douleur, le crime de Walter, et votre confiance dans leur justice.

MATHILDE.

Seigneur, quelque soit le coupable, ses remords me vengeront assez, et je prie Dieu de lui pardonner comme mon cœur lui pardonne. (*elle sort.*)

SCENE XII.

THEODORIC, WALTER.

THÉODORIC.

Eh ! bien, Walter ?

WALTER.

Je n'ai point eu besoin de délibérer vos offres. Je reste, seigneur.

THÉODORIC.

Vous restez.

WALTER.

Fuir, serais m'accuser.

THÉODORIC.

Ne pensez pas en restant vous justifier davantage ; je n'ai voulu que vous soustraire à la juste punition qui vous est réservée, c'est parce que je ne puis douter du jugement que va porter le tribunal que je vous ai engagé à fuir, vous avez dédaigné mes offres, mon amitié ; je voulais vous sauver, votre opiniâtreté va vous perdre.

WALTER.

Je le serais en effet, si vous seul composiez le tribunal....

THÉODORIC.

Imprudent, vous ajoutez l'injure à l'ingratitude, ignorez-vous ce que peut Théodoric.

WALTER.

Tout sur des esprits faibles et pusillanimes, rien sur des hommes dont le cœur aime encore la vertu.

THÉODORIC.

L'assassin du comte Alfrédy parle de vertu.

WALTER.

Théodoric me connaît assez pour croire que ce meurtre n'a point souillé ma main.

THÉODORIC.

Le témoignage de plusieurs Templiers...

WALTER.

Celui de ma conscience l'emporte sur eux.

THÉODORIC.

Bientôt une mort infamante...

WALTER.

Une mort ne peut flétrir que les juges qui me condamneront, quand l'innocent y monte l'échaffaud devient un autel.

THÉODORIC.

Puisque rien ne peut vous engager a fuir, souvenez-vous qu'il ne vous reste plus qu'à préparer votre défense.

SCENE XIII.

THÉODORIC.

J'ai donc perdu tout le fruit du mes soins ! je n'entrevois plus d'espoir , tout semble se réunir contre moi et favoriser l'amour de mon rival... de mon rival ! qu'ai-je dit , un infortuné qui touche au dernier moment de sa vie, dont j'ai moi-même le droit de disposer... Justice , humanité , venez au secours demon cœur , emparez-vous de lui , sauvez le de sa propre faiblesse , et rendez-moi digne du titre glorieux de chevaliers du temple.

SCENE XIV.

ODON, THÉODORIC.

ODON.

Demeurez Théodoric ; vous connaissez l'amitié que j'ai pour Walter.

THÉODORIC.

Je sais qu'il ma ravi votre confiance

ODON.

Vous la possédez encore , et ma démarche auprès de vous en est une preuve. Walter déclare qu'il est innnocent de la mort du Comte.

THÉODORIC.

S'il sagissait de tout autre crime , je ne balancerais pas a en croire Walter incapable... mais il s'agit d'une affaire d'honneur , son courage , sa bravoure même déposent contre lui , j'étais d'ailleurs présent lorsqu'il a menacé les jours du Comte.

ODON.

Infortuné jeune homme , ne serait-il aucun moyen de te sauver

THÉODORIC.

Je l'ai déjà tenté en vain , il a refusé mes offres et bravé mes menaces.

ODON.

O Salaldin ! fallait-il me rendre à la liberté pour que je sois témoins de la mort de celui qui a sauvé mes jours.

THÉODORIC.

Le souvenir des actions glorieuse de Walter fera sans doute commuer la peine qu'il doit subir.

ODON.

Le chapitre s'avance... dieu fais qu'il se justifie, épargne à ma vieillesse la douleur de condamner mon jeune ami.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, FERDINAND, CONRAD' AMAURY, Templiers.

ODON.

Illustres chevaliers, il est pénible pour mon cœur d'avoir à traduire devant vous, comme infractaire aux statuts de l'ordre des chevaliers du temple, un jeune écuyer dont vous avez souvent admiré les vertus et le courage ; assemblés dans ces lieux pour juger sa conduite, jurez au Dieu qui nous entend que nulle considération n'influencera votre jugement.

TOUS.

Nous le jurons.

ODON, *à Théodoric.*

Maréchal, appelez l'accusé.

THÉODORIC.

Walter de Monbarry, je vous somme, au nom d'Odon de St.-Amans, grand maître des Templiers, de vous présenter devant le tribunal.

WALTER.

J'obéis.

THÉODORIC.

Mathilde d'Alfredy, vous accuse d'avoir assassiné le seigneur Alexandre Alfredy son frère.

THÉODORIC.

Je suis innocent.

ODON.

Chevaliers, que ceux qui d'entre vous ont été témoins du duel proposé par le chevalier Walter, déposent contre lui.

FERDINAND.

Je déclare qu'hier matin le chevalier Walter a tiré son épée contre le seigneur Alfredy.

UN DEUXIÈME TEMPLIER.

Frédéric, Conrad, Amaury et Philippe, étaient présens lorsque Walter a menacé la vie du frère de Mathilde.

ODON.

Accusé, répondez.

WALTER.

Emporté par le souvenir de l'outrage que j'ai reçu du seigneur Alfredy, il est vrai je l'ai provoqué.

ODON.

Avez-vous accepté le cartel qu'il vous a envoyé ?

WALTER.

Oui, seigneur.

ODON.

Vous êtes-vous rendu au lieu indiqué ?

WALTER.

Non, seigneur.

ODON.

Cependant Alfredy a été trouvé expirant près du lieu choisi pour le combat.

WALTER.

Quoique cette circonstance semble déposer contre moi, j'atteste que je n'ai point revu le comte depuis le moment où nous nous sommes réciproquement menacés.

ODON.

Vous n'ignoriez pas, qu'accepter un duel, c'était enfreindre les statuts des chevaliers du temple,

WALTER.

L'honneur outragé permet-il de réfléchir.

ODON.

Cette désobéissance est un crime toujours puni parmi nous, que sera-ce donc si le combat a eu des suites aussi funestes que celle-ci.

WALTER.

Grand maître, je le répète encore, le combat n'a pas eu lieu ; les pleurs de l'intéressante Mathilde avaient désarmé mon bras ; je venais de la quitter, et j'allais au-devant de son frère, lorsque j'ai appris le fatal évènement qui vous rassemble en ces lieux.

ODON.

Walter, pouvez-vous prouver que vous n'étiez pas avec le comte Alfredy, lorsqu'il a été frappé.

WALTER.

Non, puisque je suis sorti seul de chez Mathilde, mais si j'eusse été coupable, Blondel, se serait-il empressé de rapporter au palais, le comte Alfrédy ; Chevaliers, les preuves manquant pour établir ma justification, mais rien ne vous parle-t-il en ma faveur, ma conduite passée, mes travaux militaires, l'amitié dont m'a honoré notre auguste chef, le calme enfin que j'apporte au milieu de vous, tout ne dément pas le crime dont on m'accuse.

ODON.

Templiers, le chevalier Walter avoue qu'il a accepté le cartel qui lui a été proposé, vous avez entendu sa défense, le reconnaissez-vous coupable ?(*Silence général.*)

(*Les Templiers inclinent la tête en signe d'affirmation.*)

ODON.

Personne ne prend-il la défense de l'accusé ?

THÉODORIC.

Moi.

WALTER.

Théodoric !

THÉODORIC.

Je ne chercherai point à nier le crime dont on accuse Walter, un préjugé cruel semblait l'y contraindre ; mais je pense qu'il est de mon devoir de rappeler aux chevaliers du Temple, les services que l'ordre a reçu de lui, Walter à sans cesse donné l'exemple des vertus et du courage ; qui de nous n'a pas été témoin de ses actions héroïques !... qui de nous n'a cherché à l'imiter !.. En est-il un seul qui n'ait entraîné son audace guerrière, qui n'ait senti doubler ses forces, en le voyant marcher au combat avec cette intrépidité qui nous a valu si souvent la palme du triomphe ! c'est un héros magnanime, que l'erreur d'un moment vient de traduire devant ceux qui partagèrent ses périls et ses succès. Ce front jadis couvert des lauriers du vainqueur, et rayonnant encore du noble desir de voler à de nouvelles conquêtes, humble et courbé maintenant sous le fer sanglant des lois, attend son arrêt de tous les témoins de sa gloire. Templiers, condamnerez-vous à mort celui qui a sauvé les jours du grand maître. (*Silence.*)

ODON.

Quel silence !.... Maréchal, je loue votre zèle, je désire qu'il soit favorable à Walter ; recueillez les voix. (*Deux Templiers présentent au grand maréchal, une cassette renfermant des boules blanches et noires ; Théodoric en prend une blanche, qu'il dépose dans l'urne destinée à les recevoir ; Ferdinand et les autres Templiers en prennent des noires. Il faut avoir soin que ces boules soient vues du public.*)

(*Après avoir recueilli.*) Walter, le chapitre des Templiers vous condamne.....

SCENE XVI ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, BLONDEL.

BLONDEL, *accourant.*

Arrêtez... arrêtez, Walter est innocent.

TOUS.

Innocent !

BLONDEL.

Vous savez que le comte Alfredy dangéreusement blessé, respire encore.

ODON.

Eh bien !

BLONDEL.

Il vient de reprendre ses sens, et il a nommé son assassin.

FERDINAND, *à part.*

Se pourrait-il !

BLONDEL.

(*A part*) C'est lui, (*haut*). Il l'a reconnu.

FERDINAND, *a part.*

Impossible !.. il faisait nuit.

BLONDEL.

Il est parmi vous... le sang qu'il a versé tache encore son épée, (*tous tirent leur épée, Ferdinand va pour tirer la sienne, il voit qu'elle est teinte de sang, il la remet précipitamment.*)

BLONDEL.

C'est Ferdinand.

FERDINAND.

Moi.

BLONDEL.

Vous-même.

ODON et THÉODORIC.

Malheureux.

FERDINAND.

O rage !

THÉODORIC.

Eh ! quoi Ferdinand... vous avez osé....

FERDINAND.

Reproches inutiles, seigneur, qui sait donner la mort, ne peut la redouter.

ODON.

Non, Ferdinand ; c'est à l'ordre assemblé qu'il appartient de vous juger, votre châtiment doit effrayer quiconque tenterait de vous imiter.... Trop heureux s'il peut ramener à la vertu les chevaliers qui s'en sont écartés. Walter, votre secret m'est connu, je ne m'opposerai point à votre bonheur. Théodoric, ce jour vous garantit à jamais mon estime, puisse-t-il prouver aux chevaliers que la vertu la plus pure peut seule assurer l'existence des Templiers.

FIN.

PQ
2389
R2
048

Rougement, Michel Nicolas
Balisson de
Odon de St. Amans

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY